



Espace populations sociétés

Space populations societies

2009/2 | 2009

Varia

Ici et Là-bas : entre territorialités de l'entre-deux et morcellements identitaires

Here and There: Between a Territorial Sense of Belonging and a Fragmented Identity

Dominique Chevalier



Édition électronique

URL : <http://eps.revues.org/3715>

ISSN : 2104-3752

Éditeur

Université des Sciences et Technologies de
Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2009

Pagination : 293-304

ISSN : 0755-7809

Référence électronique

Dominique Chevalier, « Ici et Là-bas : entre territorialités de l'entre-deux et morcellements identitaires », *Espace populations sociétés* [En ligne], 2009/2 | 2009, mis en ligne le 01 avril 2011, consulté le 02 décembre 2016. URL : <http://eps.revues.org/3715> ; DOI : 10.4000/eps.3715

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.



Espace Populations Sociétés est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Dominique CHEVALIERUniversité de Lyon
LISST - CIEU Toulouse¹
Chevalier.dom@wanadoo.fr

Ici et Là-bas : entre territorialités de l'entre-deux et morcellements identitaires

« Je sais pas comment dire » dit Soufiane², puis il chuchota quelque chose d'inaudible. Je l'invitai à prendre son temps pour essayer de trouver « comment dire ». Il murmura quelques propos indistincts, puis dit clairement : « Dès que j'arrive là-bas, ils me disent : est-ce que t'es revenu, t'as quitté la France ? Et dès que j'arrive ici ils me disent est-ce que t'es revenu ?... C'est pareil. » La vie de Soufiane, comme celle de beaucoup d'autres, est une vie de « l'entre-deux ». La mobilité, le « ici et là-bas », le va-et-vient entre société d'origine et société d'installation participent pleinement de sa construction identitaire et de celle des migrants en général [Shaeffer, 2002]. Mais qu'en est-il des enfants de migrants ? Les préadolescents, contrairement aux collégiens, lycéens ou jeunes en galère constituent dans leur ensemble une catégorie d'acteurs peu entendue et relativement peu étudiée.

Depuis 2004, je vais régulièrement dans une école primaire du quartier du Petit Bard, située en zone REP³ à Montpellier. J'ai, à plusieurs reprises, partagé le quotidien scolaire

de ces jeunes d'une dizaine d'années. Au cours de cette période, plus d'une centaine d'entretiens ont été effectués, sur des thématiques qui touchent toutes à leur quotidien, à leurs pratiques spatiales et à leurs diverses représentations de la vie en général. Régulièrement, des critiques voire des condamnations concernant leur quartier émergent. Certains propos sont parfois virulents et dénoncent plus particulièrement la saleté des espaces publics et la vétusté des immeubles, le bruit, les attitudes agressives de certains groupes... Ils expriment des formes de violences « ordinaires » ; ils évoquent, parfois sans ambages, parfois à demi-mot, leur difficulté à vivre dans cet espace physiquement cloisonné et socialement stigmatisé, mais aussi leur attachement à ce quartier, substrat essentiel de leur identité.

Cet article repose plus précisément sur une série d'entretiens conduits au cours de l'année 2005 ; à l'occasion d'une leçon de géographie préparée avec l'enseignante de la classe de CM2⁴, plusieurs élèves avaient apporté avec eux des photographies de leurs

¹ Le Centre Interdisciplinaire d'Études Urbaines (CIEU) est une composante de l'UMR 5193, (Laboratoire Interdisciplinaire Solidarités, Sociétés, Territoires, LISST).

² Les prénoms des enfants ont systématiquement été modifiés. Je souhaite par ailleurs exprimer mes remerciements à l'équipe pédagogique de l'école qui m'accueille chaleureusement.

³ Réseau d'éducation prioritaire. Classé en ZUS, le quartier du Petit Bard, à Montpellier a été jusqu'à cette

année, considéré comme la plus grande copropriété privée de France. Marqué par une exclusion spatiale, résidentielle et ethnique très importante, ce quartier est resté jusque-là en retrait du dynamisme montpellierain. Un programme de réhabilitation est actuellement en œuvre.

⁴ La classe est composée de 20 élèves. 19 d'entre eux sont Marocains ou d'origine marocaine et une fille est d'origine algérienne.

maisons au Maroc. Ils montraient avec fierté « leurs » villas, souvent spacieuses, quelquefois somptueuses, près desquelles se trouvait parfois une piscine⁵. Le côtoïement, aussi brutal qu'inattendu, de la coexistence de ces deux espaces de vie si différents, m'a tout d'abord déconcertée. Comment ces enfants, marginalisés à la fois spatialement, socialement et ethniquement ici, à Montpellier, dans le quartier du Petit-Bard, arrivaient-ils à construire une identité qui intègre, de façon dynamique et non schizophrénique, leur appartenance, là-bas, à un espace de vie généralement rural dans lequel ils font figure de riches ? Parvenaient-ils à maintenir un sentiment identitaire, à donner à l'altération le sens de la continuité ? La question est d'importance, car à défaut, il y a crise, constate C. Camilleri (1990).

C'est précisément à cette tension et (ou) point de convergence entre l'existence et le fantasme d'un « ici » et d'un « là-bas » que cet article propose de s'intéresser.

La parole sera souvent laissée à ces jeunes pour évoquer leur expérience, non pas parce qu'elle se suffit en elle-même, mais parce qu'il n'existe pas d'autre possibilité d'étudier, le plus objectivement possible, la réalité ou le monde, hors de l'expérience

qu'en ont précisément les acteurs. La méthode mise en œuvre pour mener ce travail repose sur des entretiens non structurés, enregistrés. Pour parvenir à gagner la confiance de ces jeunes, j'ai passé plusieurs heures dans la classe avant de m'entretenir avec eux, afin que ma présence n'instaure pas, a priori, un sentiment de méfiance. Néanmoins, malgré toutes les précautions mises en place pour être acceptée et adoptée, j'ai bien conscience des limites subjectives de mon approche : adulte, « française », j'ai amené dans mon sillage l'image d'une étrangère à leur communauté ; communauté à la fois spatiale, sociale, ethnique, scolaire et générationnelle.

De nombreux questionnements étaient au cœur de la problématique. Selon quelles temporalités se déplacent-ils, à la fois en terme de durée et de fréquence des séjours ? Et quelles sont, là-bas, leurs pratiques spatiales ? Ressemblent-elles à leurs pratiques spatiales ici ? Donnent-elles lieu à des reformulations identitaires, sociales ou culturelles ? Par ailleurs, quel(s) sens ces jeunes donnent-ils au voyage, espace/temps singulier de leur vie d'enfants de migrants ? Enfin, quelles caractéristiques attribuent-ils à leurs différents lieux de vie, ici et là-bas ?

1. ICI : REPRÉSENTATIONS ET PRATIQUES SPATIALES

Comment les familles de ces jeunes sont-elles arrivées au Petit Bard ? Sont-elles directement arrivées dans ce quartier ? Par quels biais ? Et quelles sont leurs mobilités en France, pendant les week-ends, les petites et les grandes vacances ?

L'histoire du quartier et son inexorable processus de marginalisation

Le 28 juillet 1960 représente la date de naissance officielle du Petit Bard ; elle prévoit la réalisation d'un ensemble de constructions comportant 848 logements et 10 boutiques, sur un terrain auparavant occupé par les vignes et la garrigue. Les premiers occupants sont d'abord des Pieds-Noirs, arrivés après 1962. Ils sont souvent propriétaires de leur

appartement. À leur départ, ils sont remplacés par des personnes originaires d'Espagne et du Portugal qui fuient la pauvreté et les dictatures, et qui trouvent là des loyers abordables. Au cours de cette période marquée par les événements de mai 68, des militants, étudiants ou non, viennent également s'installer dans ce quartier de réputation ouvrière et populaire.

Aux alentours de 1973, les premiers Maghrébins s'installent, pour les mêmes raisons que les précédents : les loyers restent peu élevés au regard de ce qui est proposé ailleurs dans la ville. Cette phase correspond au troisième âge de l'émigration-immigration algérienne décrite par Abdelmalek Sayad⁶. Elle concerne essentiellement une population d'origine

⁵ La construction des villas n'est pas toujours achevée. Mais le confort et l'esthétique des deux lieux de vie sont

sans comparaison.

⁶ A. Sayad, *La double absence*, Paris, Seuil, 1999.

algérienne qui bénéficie du regroupement familial. Les hommes, installés en France depuis longtemps, préparent la venue de leur famille ; ils quittent les meublés du centre-ville où ils habitaient à plusieurs et migrent vers le Petit Bard où ils trouvent, le plus souvent par agence, un appartement à louer, en général un T3.

À partir des années 1980, ce sont les Marocains qui viennent s'installer, toujours pour les mêmes raisons, d'autant qu'entre temps les mutations économiques ont fragilisé les catégories ouvrières les plus précaires : les émigrés et les femmes. Jusqu'à cette période-là, les témoignages des habitants⁷ s'accordent tous pour louer la bonne entente et l'excellente ambiance qui régnaient dans le quartier.

Puis, peu à peu, c'est par origine géographique commune que les habitants se regroupent dans les bâtiments de cette copropriété privée. Cause et conséquence de ce processus « d'ethnisation » du quartier, les plus favorisés mettent en place des stratégies d'esquive [Maurin, 2002, 2004] et quittent le quartier pour aller habiter les villages périphériques en pleine expansion. Les appartements laissés vacants sont immédiatement occupés par d'autres migrants qui viennent tout naturellement s'installer à proximité des membres de la famille déjà installés. Les commerces européens sont remplacés peu à peu par des commerces plus spécifiquement arabes.

Les années 1990-2000 sont particulièrement difficiles ; ségrégation, pauvreté, violence, dégradation du bâti, taudification, précarisation, chômage de masse et apparition d'une économie illégale sont les marqueurs les plus évidents de la double ségrégation, à la fois « ethnique » et sociale qui est en œuvre. Le quartier devient en effet majoritairement marocain. Trois provenances géographiques dominent : Tinrir et les alentours, les plaines du centre et la région du Rif. Seuls, quelques Gitans et quelques Turcs occupent encore les lieux. Le Petit-Bard se transforme en plaque tournante montpelliéraine de la drogue. C'est aussi le lieu des trafics d'objets volés ; le quartier est surnommé *Toutstock* par la

police municipale, selon les propos rapportés par un technicien de la mairie de Montpellier⁸. Les habitants, prisonniers d'une situation économique et sociale de plus en plus précaire restent, assignés à résidence, pris au piège de l'entre-soi contraint de la cité [Donzelot, 2004 ; Masclet, 2002].

Le lieu de résidence : choix ou assignation ?

Comment, dans ce contexte, les familles des jeunes du corpus sont-elles arrivées dans le quartier du Petit Bard ?

Huit familles sont directement venues s'installer au Petit Bard à leur arrivée en France ; quelquefois pour rejoindre des membres de la famille déjà installés ici, d'autres fois, comme dans le cas des parents de Elham, parce qu'ils avaient, au Maroc, eu de bons échos du quartier. Le nom est évoqué régulièrement parmi les proches des migrants restés au Maroc, au point d'apparaître comme une localité à part entière. D'ailleurs, les jeunes du Petit Bard se définissent aisément comme « Petit-Bariens »⁹. Les trajectoires sont conformes à celles des couches modestes de la société française. Deux autres familles ont commencé par habiter le quartier de la Paillade, la ZUP de Montpellier, avant de venir au Petit Bard, qui jouissait peut-être à l'époque, du fait de son statut de co-propriété privée, d'une meilleure réputation. Sana explique la trajectoire résidentielle de ses parents en soulignant le caractère limité des possibilités d'installation : « Ils sont d'abord allés à la Paillade, mais ils sont partis parce que c'était pas trop bien : c'était beaucoup de bazar, des enfants qui font n'importe quoi.... comme ici au Petit Bard maintenant... Mes parents ils disent que c'est la même chose, mais qu'ils avaient pas le choix. »

Les qualificatifs attribués aux appartements du Petit Bard appartiennent tous à un registre répulsif et dépréciatif. Les logements sont exigus, sales, bruyants, souvent infestés de cafards ; les portes sont fréquemment cassées, les fenêtres ferment mal, les robinets et les tuyauteries fuient. Pratiquement tous souhaiteraient déménager pour aller habiter ailleurs. Les jeunes que nous avons

⁷ Cf. plus particulièrement le livre *Quoi qu'on en dise. Le Petit Bard raconté par ses habitants. Montpellier 1960-2008*. Une production du CIEPAC, 2008, Chèvre feuille étoilée.

⁸ Entretien 2004.

⁹ Les jeunes (garçons) se définissent d'autant plus comme *Petit-Bariens* que l'équipe de football du quartier, qui joue en division régionale, réalise de bons scores.

rencontrés l'année précédente, en 2004, avaient eux aussi très clairement manifesté cette intention. « C'est la copropriété privée la plus dégradée de France » a confirmé le secrétaire d'État au logement¹⁰. Pourtant, quitter le Petit Bard, n'est pas aisé. Psychologiquement, pour des migrants fraîchement arrivés, en raison des solides attaches familiales et amicales qui existent ou préexistent à leur arrivée, cela équivalait à s'aventurer vers des lieux inconnus, parfois perçus comme hostiles. Au demeurant, l'opacité qui règne dans le quartier offre la possibilité de nombreuses sous-locations.

Depuis juin 2004, la visibilité du quartier au sein de l'agglomération montpelliéraine a quelque peu changé. En effet, en juin 2004, un incendie, dû à la vétusté des installations électriques, provoque¹¹ la mort d'un homme. De nombreux habitants du Petit Bard¹², soutenus par différents mouvements associatifs¹³, ont manifesté en marchant du quartier jusqu'à la place de la Comédie, place centrale de la ville, pour réclamer le relogement des familles victimes de l'incendie. À la suite de cette mobilisation qui a duré plusieurs semaines, un plan de réhabilitation de la cité a finalement été décidé¹⁴.

Les occasions de sorties hors du quartier

Les sorties sont essentiellement motivées par des visites familiales. Par exemple Hamza, installé depuis deux ans à Montpellier, ne connaît pas Palavas-les-Flôts, la station balnéaire la plus populaire et la plus proche de Montpellier ; en revanche il connaît une plage à proximité de Béziers parce que ses cousins habitent là-bas. En dehors des occasions de rencontres familiales, les sorties ont toutes pour dessein des buts précis, utilitaires : Auchan, Carrefour, Casino, Flunch, Mac Donald's... constituent donc l'essentiel des sorties du samedi après-midi. Azouz Begag, dans son travail mené à Vaulx-en-Velin sur les déplacements entre ville et

banlieue (1991) a déjà montré le caractère utilitaire des déplacements. Le dimanche matin est généralement dévolu à une balade au marché aux puces de la Paillade, ex-ZUP de Montpellier. Les entretiens de 2004 montrent que les après-midi des mercredis et des petites vacances scolaires sont généralement consacrées à la pratique du sport dans le quartier. Filles et garçons pratiquent des sports d'équipe (plus souvent du football) dans le cadre d'un programme municipal appelé « Place aux sports », proposé par des animateurs municipaux. Ces activités fonctionnent sans inscription préalable et sans procédures complexes d'inscription, ce qui simplifie la tâche des parents, en grande majorité analphabètes. Elles représentent une occasion, rare pour ces jeunes préadolescents, de sortir du quartier. Certains ne vont presque jamais en centre-ville ; parfois, à l'instar de Mimoun, né à Montpellier, ils ne connaissent ni la place de la Comédie, ni l'Esplanade qui représentent pourtant deux lieux hautement symboliques de la centralité urbaine. Actuellement, ces activités municipales existent toujours, mais elles se sont délocalisées dans le quartier de la Pergola qui jouxte le Petit Bard. De ce fait, les jeunes sont beaucoup moins nombreux à poursuivre ces activités sportives. De nombreux garçons fréquentent désormais la mosquée le mercredi après-midi, tandis que les filles, dans leur grande majorité, restent chez elles, font du ménage, et vont travailler ou emprunter des livres à la nouvelle médiathèque du quartier.

Ici : être arabe et musulman

De manière catégorique, les jeunes pensent « qu'être arabe, c'est être musulman ». Une école coranique fonctionne dans le quartier, les samedis après-midi et les dimanches matin : « j'y apprends ma religion et j'y apprends l'arabe » explique Sana. L'islam est porteur d'une identité forte et cimente le groupe. Fathi se satisfait de l'enclavement

¹⁰ Marc-Philippe Daubresse, *Le Monde*, jeudi 29 juillet 2004.

¹¹ Les circonstances de la mort de cette personne restent assez obscures. Certains prétendent que sa mort n'est pas liée à l'incendie et que ce dernier aurait servi précisément à masquer ce meurtre...

¹² Entre 300 et 400 personnes d'après le *Midi Libre* du 7 juillet 2004.

¹³ Un collectif *Petit Bard* s'est constitué à cette occasion.

Des associations telles que le « Mouvement de l'Immigration et des Banlieues » et le « Droit au Logement » ont organisé la venue de José Bové sur les lieux.

¹⁴ Des entretiens menés récemment (mars 2009) montrent que ces travaux de rénovation urbaine ne sont pas sans conséquences sur les perceptions que les jeunes ont de leur quartier. Si les logements restent critiqués en raison de leur insalubrité, le quartier bénéficie désormais d'une image beaucoup moins dépréciée.

du quartier, car cela limite ses relations avec les « Français » : « j'aimerais pas avoir de copains français parce que c'est pas des musulmans ». Malheureusement, cette grille d'analyse des réalités sociales se complique parfois. Sophian déplore ainsi que quelques garçons, pourtant arabes, portent des prénoms français (c'est le cas de son copain ... Wiliam) ; et Ilham soupçonne une amie à elle, pourtant musulmane, de manger du jambon. Les garçons accordent une très grande importance à la sociabilité acquise par la religion, parce qu'elle permet une inscription sociale et culturelle dans le quartier, et parce qu'elle le singularise du reste de l'espace urbain. Cette conscience d'appartenance territoriale s'accompagne d'un sentiment de sécurité qui peut paraître paradoxal ou contradictoire au regard de l'insécurité (bagarres, racket...) qui règne

dans le quartier. Ils considèrent qu'ils sont, en partie en raison de leur appartenance religieuse, à l'abri de la violence symbolique qui règne à l'extérieur : « les Français, y en a pas beaucoup qui croient en Dieu » remarque Brahim ; il admet toutefois qu'on puisse être arabe et non musulman, mais son jugement est sans appel : « il y a de gentils arabes et de méchants arabes ; les gentils sont musulmans et les méchants ils sont pas musulmans ». Sa catégorisation se complexifie lorsqu'il compare le fait religieux au Petit Bard et au bled ; sans l'ombre d'un doute, il reconnaît que les arabes du Petit Bard sont de bien « meilleurs musulmans » que les arabes du Maroc... qui le sont toutefois davantage que les Algériens selon Hanane : « les Algériens, on dit que c'est pas des vrais musulmans car y en a qui mangent du porc ».

2. TEMPORALITÉ DES SÉJOURS AU PAYS D'ORIGINE

La temporalité des séjours au pays d'origine occupe probablement une place centrale dans la dynamique identitaire. Les identités ne se juxtaposent pas ; elles s'intègrent dans un ensemble plus ou moins structuré et cohérent. Il convenait donc de savoir si la famille de ces jeunes du Petit Bard était immigrée de longue date ou non et s'ils retournaient régulièrement dans leur pays d'origine.

Origine de la migration : être en France et *[ne pas]* parler de là-bas

Dix-sept élèves sur les vingt que comprend la classe ont leurs deux parents nés au Maroc - ou en Algérie. Pour les trois autres élèves, un des parents est né au Maroc et l'autre, est d'origine immigrée mais né en France. Parmi ces vingt élèves, quatorze sont nés en France, le plus souvent à Montpellier, peu après l'installation en France des parents ; les six autres sont nés au Maroc. On a ainsi majoritairement affaire à une migration familiale relativement récente. Pourtant, elle reste un sujet très peu évoqué en famille.

À l'instar des travaux effectués à la Cité des Quatre Mille de la Courneuve par David Lepoutre (1997), les éléments du contexte à l'origine du phénomène de migration sont tus et ignorés, comme si parler de son histoire migratoire ou de celle de ses parents

était indigne, ou ravivait trop de douleurs, ou posait des questions trop complexes. Seulement trois jeunes invoquent des discussions familiales autour du thème du départ et de l'installation en France ; il s'agit à chaque fois de moments agréables au cours desquels les parents racontent des souvenirs qui amusent les enfants. En revanche, chez Elhame, l'évocation de la période pré-migration semble centrée autour d'un leit-motiv persistant : une rancœur vouée à ceux qui leur ont dit que « c'était bien de s'installer au Petit Bard... ils ont menti », et maintenant, en raison de difficultés financières, les vacances au Maroc sont chaque année compromises. La responsabilité du père, dans cette privation est largement posée : « Mon père il gaspille, il achète des cigarettes et nous on n'a pas assez d'argent pour retourner au Maroc. Après ma mère et mon père ils sont jaloux parce que les gens ils partent et nous on part pas. » Rester au Petit Bard pendant les grandes vacances s'apparente à un châtement ; d'ailleurs le quartier est désert et déserté car pratiquement tout le monde retourne « au pays » au cours de la période estivale. Les séjours durent généralement un mois, parfois trois semaines, au minimum, et parfois ils se confondent avec les deux mois de vacances scolaires.

Le séjour : un moment attendu ?

Ainsi, malgré des situations économiques souvent précaires et probablement grâce à une gestion extrêmement serrée du budget familial, seize élèves retournent chaque année dans le pays d'origine des parents ; en général, une part importante de la famille est encore installée là-bas à demeure. Seulement deux élèves disent ne plus y avoir beaucoup de famille. Tous y retournent avec beaucoup de plaisir, sauf deux élèves, Mounia et Ayoub. Leur trajectoire individuelle peut expliquer cette réticence à y retourner. Mounia n'a plus qu'une tante installée au Maroc. La mère, divorcée, très bien insérée dans la société française, reste en France pendant l'été. Avec ses frères et sœurs, ils vont rendre visite à cette tante une année sur trois en général, en compagnie d'un oncle ou d'une tante, selon les années. Mais si elle avait le choix, elle préférerait rester ici avec sa mère et aller se promener à la plage, à Aqualand ou au zoo comme elles font généralement. Mounia justifie ses réserves par deux raisons essentielles : « là-bas, il y a trop de sable » commence-t-elle par dire, puis « là-bas les hommes sont tous *acharnés* ». Elle explique alors ce qu'elle entend par « *acharnés* » : « Avec mes tantes, quand on met des pantalons, les messieurs ils viennent nous toucher et tout... c'est pas trop bien, moi j'aime pas trop... ils embêtent les filles pour se marier avec elles et comme ça après ils ont les papiers des passeports. » La situation d'Ayoub est quelque peu différente. Une très grande partie de sa famille est encore installée au Maroc. Lui-même est natif de Salé (à côté de Rabat). Il est venu en France avec sa grand-mère, ses frères et sœurs quand il avait cinq ans. Sa mère est restée au pays avec son plus jeune frère. Le père est parti quand il était encore petit, il ignore où il est allé. Il téléphone à sa mère de temps en temps mais n'aime pas y retourner, « Ça me plaît ici, j'ai envie de rester ici ; la France c'est plus beau que le Maroc ». Il développe chaque année une stratégie qui lui permet de ne pas partir ; il se débrouille pour rester avec sa grand-mère ou avec sa tante selon les alternances de leurs retours au Maroc. Son désir de rester en France est tellement fort qu'il est le seul à trouver le quartier du Petit Bard agréable à vivre. À l'affût de ce qui peut venir améliorer son

quotidien, il est aussi le seul à être parfaitement informé du projet de réhabilitation du quartier.

Le voyage : un espace de l'entre-deux ?

Le temps du voyage constitue un moment singulier dans la vie des migrants. Il constitue à la fois une temporalité et un espace compris entre deux histoires [Gauthier, 1993].

Sept familles partent à plusieurs voitures, en général avec des oncles et des cousins. Ces derniers viennent de Nîmes, de Marseille, de Millau et passent par le Petit Bard. Ensuite c'est la route et la longue traversée de l'Espagne. Il s'agit d'un moment pénible, éprouvant et parfois source d'angoisses. Nourredine explique qu'il est triste quand il traverse l'Espagne « parce que c'est dur et c'est long », Sana se dit inquiète « On fait beaucoup de kilomètres, on se sent mal à l'aise quand on dort, surtout quand on est ensemble dans une petite voiture à quatre places. Mais je pense aussi à mon père parce que la nuit il dort pas, je pense aussi à la circulation, quand il faut chercher des stations pour mettre de l'essence ... ». Les enfants occupent le temps en jouant et en dormant. Maria adore ces moments car c'est l'occasion de discuter en famille et d'écouter de la musique marocaine. Elle raconte un souvenir de départ qui l'a particulièrement marquée : « Un jour, quand on habitait Oyonnax, on est venu tout droit à Montpellier [*chercher d'autres membres de la famille*] et on est parti. On avait fait tous les groupes de la famille, mon oncle et tout et tout tout tout tout. On était grand, tout droit comme si on avait fait un mariage, et c'était pour partir au Maroc ». Le temps est comme suspendu et la comparaison avec le mariage montre le caractère festif du « retour ». Ce voyage n'est pas seulement un départ en vacances ; il est aussi un moment de reconfiguration des identités de l'ici et du là-bas. D'ailleurs, paradoxalement, bien que la route puisse paraître longue et pénible lorsqu'ils évoquent la traversée de l'Espagne, le trajet pris dans son ensemble est à chaque fois évoqué comme un moment qui passe rapidement. « C'est long mais on joue nous, on se régale dans la voiture parce qu'elle est grande, on joue derrière ça fait qu'on calcule même pas le temps dès qu'on y va » dit Souhayb. Et Nihad affirme : « le voyage ? Ça passe vite ! Et mes parents eux,

ils trouvent que ça passe vraiment vite vite vite vite hein !!! Mais au retour c'est un peu plus long. » Les reconfigurations identitaires,

à la fois plus denses et plus complexes contribuent à un effacement de la distance-temps plus accentué à l'aller qu'au retour.

3. REPRÉSENTATIONS ET PRATIQUES SPATIALES LÀ-BAS

Pour ceux qui partent, comment se déroule généralement le séjour là-bas ? Où et comment sont-ils logés ? Se déplacent-ils à l'intérieur du pays ? Pour aller où et pourquoi ?

La maison : reflet là-bas d'une intégration ici

La très grande majorité des familles sont issues du monde rural. Lorsqu'elles retournent dans leur village, elles sont, à l'exception de celle de Sana, logées dans une villa ; c'est le terme employé pour désigner la maison que leurs parents ont fait construire. Huit familles possèdent une villa pour leur usage personnel. En général elle est construite à côté de la maison d'un membre de la famille, oncles, tantes ou grands-parents. Lorsqu'ils reviennent en France, la maison reste inoccupée. Elle est souvent spacieuse ; celle de Sarah a deux douches et deux toilettes. Celle de Mimoun est tellement grande, au regard de l'appartement qu'ils habitent au Petit Bard, qu'il a peur, dit-il, quand il descend les escaliers. Sept autres familles partagent leur villa avec d'autres membres de la famille, grands-parents, oncle ou tante. Deux familles habitent un étage et louent le rez-de-chaussée à quelqu'un d'étranger à la famille. Deux autres familles, d'origine urbaine, sont logées dans des appartements, à Alger et Marrakech.

La construction et la possession d'une villa apparaissent comme des moyens significatifs d'organiser et de mettre en œuvre un « là-bas ». Le moment des vacances correspond à un temps important de l'expression de la réussite sociale et la construction d'une maison témoigne de cette réussite. La famille de Nourredine est installée en France depuis cinq ans. Pendant les deux premières années, ils logeaient dans leur ancienne maison lorsqu'ils revenaient le temps des vacances. Mais, rapidement, le père a commencé à construire une villa, juste à côté de l'ancienne maison. Elle est désormais terminée ; ils y ont fait un mariage l'été précédent.

Ne pas posséder là-bas de villa, à soi ou à usage familial, c'est avouer implicitement que la migration n'a pas payé et que l'exil était vain. C'est aussi dépendre fortement de la famille pendant le séjour. La famille de Sana est dans ce cas. Ils sont hébergés chez la grand-mère paternelle. La maison est modeste et Sana la décrit en la référant en permanence à une villa : « au lieu de prendre une cuisinière il y a des petites bouteilles de gaz où elle fait chauffer le lait ; le micro-ondes ça coûte très cher c'est rien que dans les villas riches, vous savez nous on a des choses en bois, là-bas c'est pas... et les armoires pour les télé et tout, c'est rien que dans les villas riches qu'il y a ça... ». La famille ne s'est pas affranchie de cette misère originelle par la migration ; la corrélation est peut-être fortuite, mais il se trouve que Sana est également la seule à se sentir illégitime en France, même au Petit Bard ; bien qu'elle soit née à Montpellier, elle éprouve des sentiments d'insécurité : « Au Petit Bard je veux pas m'attirer de problèmes. Au Maroc j'ai moins peur de faire des problèmes, de papiers et tout... Après il faut payer et on n'a pas d'argent... Au Maroc, je me sens mieux dans ma vie. » Si la précarité de la maison de sa grand-mère est réelle, le train de vie s'avère néanmoins confortable : ils dînent par exemple au restaurant pratiquement tous les soirs. Cependant, cette dépendance (et cet échec) en terme de logement semble parfois difficile à assumer. Ainsi, à l'occasion d'une visite, il avait d'abord été question de rester dormir à l'hôtel ; mais finalement le projet a été abandonné « on n'avait pas de... sinon tout le monde aurait été jaloux... tous ceux qui... ». Les hésitations traduisent le manque de liberté qu'implique l'hébergement dans la famille. La dépendance à l'égard du jugement des proches est plus forte lorsque la migration ne se concrétise pas par une réussite investie dans la pierre. Le sentiment d'avoir à justifier ses dépenses serait probablement moindre, voire inexistant, si l'exil s'était traduit par la construction d'une villa.

Les sorties : une occasion de voir la famille

Le moment des vacances au Maroc est clairement identifié comme un moment de détente. Levers tardifs, jeux avec les cousins et les cousines, les camarades, repas au restaurant, tours de manège... Les achats occupent également une place importante : achats de dattes, de tajines, de bijoux, de tapis, de couvertures et de vêtements au marché du village ou dans les villes voisines. Les déplacements sont rarement importants. Il est vrai que le voyage aller a déjà été l'occasion de longues heures passées en voiture et que le voyage retour est encore à venir. Mais ce n'est peut-être pas là la raison principale car la durée des séjours est suffisamment longue pour effacer la fatigue de la route. La « sortie » est une notion peut-être occidentale [Begag, 1991, p. 96], et plutôt caractéristique des classes moyennes et supérieures. Peu d'entre eux se sont appropriés cette pratique, que ce soit dans le pays d'installation ou lors du retour au pays d'origine. Nihad raconte ainsi ses journées : « Là-bas je joue avec mes grands-parents, les fils et les filles de mes grands-parents, mes sœurs et mes frères. Le matin, avec mon père, on va se promener comme ça on découvre un peu le Maroc, comment il est passé depuis longtemps [sic], enfin... depuis un an, on va dire. On regarde, tranquilles, ensuite on passe un peu voir mon grand-père pour un peu le visiter. Ensuite on regarde la mer et ensuite on rentre. Sinon on visite pas trop d'autres endroits. » La tranquillité, la vie sans le stress qui caractérise tant les sociétés non occidentales sont particulièrement mises en avant. Les déplacements, lorsqu'ils ont lieu, sont occasionnés par des visites rendues à des membres de la famille installés dans d'autres localités.

Très peu allient déplacements familiaux et déplacements touristiques. Trois élèves partent quelques jours à Rabat, Fès ou Casablanca et dorment quelques nuits à l'hôtel pour cette occasion. La pratique touristique la plus affirmée est celle de Mounia, qui déplore, comme nous l'avons vu, certains aspects machistes de sa culture d'origine. Elle part pendant plusieurs semaines avec ses tantes dans des maisons de location, situées généralement en bord de mer.

Les départs et les larmes

La vie des migrants de « l'entre-deux » est marquée par l'expérience des départs répétés. « Je suis triste de partir... », « Je suis triste de quitter... » sont des propos récurrents dans les récits de vie de ces jeunes. Ils quittent toujours un endroit ou quelqu'un. Partir ou voir partir des êtres chers est une épreuve qui s'accompagne généralement de pleurs. Les larmes s'avèrent essentiellement féminines. « Ma cousine des fois elle pleure, elle... [*soupirs et attente*] et mon père lui donne des sous » dit Mimoun. Les mères ou grands-mères se lamentent du départ des enfants, les femmes sanglotent pour les mères qu'elles laissent... « Ma mère elle arrête pas de pleurer pour sa mère parce qu'elle veut qu'elle vienne avec elle » confie Maria ; d'ailleurs la production de ces larmes s'apparente à une forme de rituel et revêt un caractère presque initiatique. Elles témoignent à la fois de l'attachement à la terre marocaine et de la souffrance à quitter les êtres chers. Les larmes de départ, qu'elles soient de chagrin ou d'émotion manifestent des fêlures intimes qui suscitent compassion et communion. Plusieurs jeunes filles confient avec pudeur qu'elles ne pleuraient pas lorsqu'elles étaient enfants, mais que maintenant « ça commence ».

4. MOMENTS DE SOCIALISATION : ÊTRE PARFOIS PLUS RICHE QUE SOI-MÊME (EN FRANCE) ET QUE LES AUTRES (AU MAROC)

Le temps des vacances représente souvent une parenthèse relativement luxueuse dans la vie de ces jeunes. Contrairement à leur quotidien ici, ils ont fréquemment « tout ce qu'ils veulent » [Beaud, Amrani, 2004, p. 55]. Outre la joie de retrouver les proches, divers moments intenses émergent dans le récit qu'ils font de leurs vacances.

L'aide apportée aux adultes : un moment de retrouvailles et d'acculturation réciproque

La participation aux différents travaux des adultes n'est pas exclue des occupations estivales. La distribution de cette entraide apparaît très sexuée. Les filles commencent en général la journée par « faire un peu de

ménage bien sûr » dit Sara. Elles aident en général les femmes de la maison aux divers travaux domestiques ; elles vont également chercher l'eau. Les garçons, eux, donnent un coup de main au travail des hommes. Ils aident à décharger les gros sacs de légumes des voitures, à installer les légumes et à ranger à la fin du marché, en échange de quoi ils gagnent « quelques sous » qui leur permettent d'aller s'acheter des bonbons, des dattes... Moussa et Mimoun aident aussi aux travaux de la ferme et de la menuiserie des oncles. Ces moments d'entraide et de dialogues apparaissent comme des occasions de se faire reconnaître par la société d'origine. Ce sont des instants chargés de complicités diverses : intergénérationnelles, familiales, sociales, culturelles et de genre : « avec mon cousin, on aide mon grand-père pour arroser les plantes, les végétations... on regarde aussi mon oncle qui a une menuiserie, on regarde comment il fait, on reste avec les gens qui travaillent là-bas, on discute, ils nous parlent français un peu, après on les aide, par exemple quand ils veulent clouer des clous sur du bois avec les marteaux, je dis 'si tu veux je tape' et il dit 'd'accord' ». Au cours de ces échanges, de ces interactions « ordinaires » n'est-ce pas *aussi* une partie de la mémoire familiale qui se transmet ?

Les loisirs et la consommation comme moyens de créer de la différenciation

Hormis ces moments d'entraide, les jeux occupent une grande partie des vacances. La plupart ont des jeux simples : ballon, billes, élastique... Comme le constatait déjà Mohamed Hamadi Bekouchi au début des années 1980 chez les jeunes immigrés de l'agglomération mantaise, les heures passées devant la télévision restent très importantes, en France comme au bled ; ils regardent généralement les cassettes vidéo ou les dvd qu'ils ont emmenés avec eux, ou les dessins animés et programmes des chaînes françaises. La télévision représente une passerelle importante entre les deux mondes de l'« ici-là-bas ». En France, les paraboles permettent aux aînés de se tenir informés des actualités « du pays », et là-bas, ces dernières permettent aux plus jeunes de maintenir un lien avec la France et de se divertir. Si ceux qui sont arrivés récemment en France parlent arabe sans aucune difficulté, la plupart des jeunes

éprouvent de grandes difficultés à échanger des conversations sans l'aide d'adultes qui traduisent.

En dehors de ces moments passés devant le poste de télévision, ils vont régulièrement à la piscine ; il s'agit soit de piscines privées, soit de piscines municipales. Mais ces dernières ne paraissent pas toujours très « fréquentables » si l'on en croit Maria qui porte un regard « d'occidentale » sur la piscine du village ; elle est persuadée qu'on y attrape des poux et refuse catégoriquement d'y aller. Elle préfère se rendre moins souvent dans une autre piscine, mieux fréquentée, un peu plus onéreuse, à l'extérieur du village.

La différence de niveau de vie leur permet de dépenser et d'acheter de nombreux objets, pour eux-mêmes ou pour les membres de la famille. L'emploi du temps de Touria est assez représentatif : « Le matin je regarde toujours la télé, j'attends jusqu'à midi et quand j'ai fini de manger je demande à ma mère des sous et j'achète ce que je veux. ». La relative aisance des émigrés, corrélée à leur mauvaise conscience d'avoir « quitté » les leurs, servent à dédommager l'hospitalité de la famille restée au pays. Celle-ci attend des migrants qu'ils partagent la prospérité, fruit de leur départ, avec l'ensemble du groupe resté sur place. Ali raconte qu'il va régulièrement à Errachidia (300 km au sud de Fès) avec ses parents pour acheter des « trucs » qu'ils donnent à leur retour ; d'autres fois c'est la famille qui demande à y aller et ils choisissent eux-mêmes vaisselle, tapis, habits qui sont réglés par les parents d'Ali.

Seul Souhayb affiche un statut de touriste clairement affirmé. Il habite un village habité en grande majorité par des émigrés qui partagent les mêmes valeurs. « Avec mes cousins, on habite à côté de la plage et de la rivière. On va pêcher, on se baigne, on va à la plage, on fait du jet-ski, on monte dans le bateau à moteur du copain de mon cousin ; et en face il y a un restaurant où on joue au baby-foot et au billard... On a un terrain, avec mon frère on fait de la moto. » Un peu plus loin dans la conversation il précise « Ouais mais là-bas c'est un village de bourgeois où y a que des gens de France ; y a que des gens de France là-bas. Même eux ils ont de l'argent hein ! Tout le temps on se rejoint dans un parc, on sort du village, on y va dans un autre village à côté de chez nous, on se rejoint

tous, on amène des sous et après on se fait un kebab, on joue au billard et tout et on rentre chez nous en moto... On passe des bonnes vacances ! » L'ascension socio-économique réussie dans le pays d'installation est clairement marquée ; elle se traduit par une volonté de distanciation sociale et spatiale avec « les locaux ». Cependant les rencontres se produisent inévitablement : « Quand on fait du vélo, je sais pas comment ils me regardent. Ils me regardent comme ça [*il écarquille les yeux*] : ils ont de la chance, ils ont un vélo ! Parce qu'eux ils ont pas de vélo et ils disent : ah lui, il a de la chance parce qu'il a un vélo, il est riche et tout... » La stigmatisation est ici inversement proportionnelle à celle qu'il connaît en France ; ici il est envié, ce qui constitue une différence notoire.

Les « objets » de France emportés au Maroc : échanges marchands, symboliques et langagiers

Afficher une telle distanciation fait courir le risque de se couper de sa communauté d'origine. Pour contrer tout sentiment de jalousie ou de rejet, la famille de Souhayb amène précisément des vélos dans leurs bagages : « On leur amène des vélos. Des vélos qu'on achète, on joue avec et après on leur amène. On les répare pour les rendre neufs. Et après on leur vend ». Souhayb souhaite garder de bonnes relations avec ces jeunes marocains du bled. Il leur parle en arabe. En revanche, avec son cousin et ses copains « bourgeois » comme il dit, il parle français. Son « aisance » financière semble s'accompagner d'une aisance langagière ; il se présente comme étant capable de parler les deux langues, en fonction des personnes à qui il s'adresse. En général, le maniement des deux langages s'avère davantage problématique, à l'instar de Soufiane qui s'embrouille et déclare : « là-bas ils parlent français et ici ils parlent arabe. [*Il s'arrête, réfléchit, et reprend*]. Euh ! là-bas ils parlent arabe [*silence*]... mais moi ici je parle français...et des fois quand ils me parlent je comprends pas beaucoup... ».

Moussa évoque également la pratique du « don » : « On amène des souvenirs, comme ça on dit : c'est comme ça qu'on fait en France. Je leur emmène mes cahiers pour montrer, des vêtements qu'on veut plus et qu'on a envie de donner pour qu'on soit plus gentils. On donne des affaires de la maison, ce qui nous semble moins intéressant, on leur emmène, après on leur donne et on dit comment on fait. Eux ils nous donnent aussi, on fait échange ». Les objets circulent ; si certains relèvent bien du système de don, d'autres ont un statut plus ambigu. De manière récurrente, les jeunes précisent qu'il s'agit souvent d'objets dont ils n'ont plus usage ou dont ils se sont lassés. Emmener, grâce à la voiture, la famille faire des courses dans la petite ville la plus proche, acheter pour tous sans donner trop l'impression de compter, amener dans ses bagages des objets synonymes de modernité, de progrès estampillés « modes de vie à la française » et en expliquer l'usage et le fonctionnement, mais également se débarrasser d'éléments devenus encombrants en France constituent autant de modalités complexes et dynamiques qui permettent aux migrants d'instaurer un système relativement cohérent qui garantit à la fois l'identité symbolique et sociale du migrant et la cohésion de la famille, voire de la communauté dans son ensemble. Il ne s'agit pas, stricto sensu, de don car le caractère gratuit et spontané inhérent à la notion de don n'est pas présent dans cet échange asymétrique.

Plus la société d'origine est rurale et plus il semble nécessaire d'amoindrir toute différenciation réelle ou supposée. Moussa explique en effet qu'à ses yeux le nord du Maroc est identique à la France : c'est riche, il y a des villes et les gens ne se connaissent pas. En revanche, dans les petits villages du sud, « les gens sont plus tranquilles, tout le monde connaît tout le monde ». Sa lecture du monde n'est pas guidée par l'existence de frontières étatiques, mais par une appartenance au monde rural ou urbain.

CONCLUSION

Tout au long de cette étude, nous avons cherché à comprendre la complexité identitaire de ces jeunes du Petit Bard partagés entre deux espaces géographiques, entre deux cultures, entre deux réalités sociales et économiques. De telles expériences plurielles de l'entre-deux, pour être supportables du point de vue identitaire, mériteraient un retour, un discours, une réflexivité qui semblent a priori faire défaut. Cette construction identitaire de l'entre-deux se construit la plupart du temps seul ou dans un entre-soi contraint ; comme le remarque Sarah, « au niveau des personnes il y a peu de différences entre la France et le Maroc parce qu'ici au Petit Bard c'est des Marocains et là-bas, c'est des Marocains aussi ». Est-ce cette proximité ethnique, géographique et sociale, cette collusion du « ici/là-bas » au sein même du Petit Bard qui expliquent que l'on parle si peu « du pays » dans les familles ?

Pendant l'année, ils habitent un des quartiers les plus délabrés de la ville de Montpellier et, pendant les vacances, ils habitent de confortables villas au Maroc et à ce titre le pays d'origine des parents constitue indubitablement un lieu de vacances idéal. La gestion de ce grand écart identitaire paraît centrale. Assignés à résidence pour le choix de leurs logements et bien souvent pour leurs loisirs, ces jeunes subissent ici un regard stigmatisant ; leurs propos montrent qu'ils transfèrent souvent là-bas cette injonction dévalorisante sur les personnes restées au pays, lesquels, en retour, leur renvoient éventuellement l'image d'étrangers à la communauté d'origine. Plus l'origine géographique de ces enfants de migrants est rurale et plus les disparités leur paraissent importantes.

L'analyse des pratiques sociales, à l'intérieur du groupe familial reconstitué le temps des vacances, montre une asymétrie patente. En raison du caractère majoritairement rural de ces migrants, les relations inter-familiales et inter-générationnelles sont imprégnées par la société de consommation et les inégalités croissantes entre le Sud et le Nord ; les différences sont multiples : différences sociales, économiques, linguistiques et culturelles. Néanmoins, les fréquentations de ces jeunes de « l'entre-deux » sont essentiellement basées sur des notions de proximité. Ils fré-

quentent en priorité leurs cousins – proximité familiale – et les autres jeunes français issus de l'immigration – proximités sociale, linguistique et culturelle –. Cette ambivalence asymétrie/proximité, cette porosité dans la gestion des identités se retrouve sur le plan interpersonnel. Beaucoup expriment des sentiments identiques à ceux de Moussa : « j'aime bien aller au Maroc quand je suis encore en France. Mais quand je suis au Maroc, j'ai envie de retourner en France ».

L'injonction identitaire est à la fois implicite et explicite. D'une part, il convient de ne pas manquer à l'appel des grands départs ; Sana est d'ailleurs fière de dire qu'avec sa famille, ils n'ont « manqué qu'un an, c'est tout ». D'autre part il convient de se conformer au statut social et à l'identification groupale édictés par le groupe dominant. Là-bas, la peur de trahir « les siens » est souvent forte. Elle se traduit par de multiples achats pour « montrer qu'on est gentils » comme dit Moussa et par des propos censés « rassurer » : Ali minimise la distance géographique de l'entre-deux en expliquant à ses copains marocains qu'il a de nombreux amis en France, mais que ceux-ci sont tous arabes... ce qui est effectivement une réalité du Petit Bard. Ici, le risque de « trahir », de « décevoir » est tout aussi important : dire aux enseignants à la rentrée de septembre (parfois quelques jours après la rentrée officielle pour bénéficiaire de tarifs avantageux) que les deux mois de vacances au Maroc ont été agréables, c'est s'exposer à une dévalorisation, à un regard critique. L'intégration dans la société française, le perfectionnement d'un français trop souvent approximatif ne sont pas supposés aller de pair avec un long séjour dans le pays d'origine des parents. Pourtant, n'est-ce pas aussi le rôle de l'école de la République de « gérer », de « questionner » ces questions identitaires ? Il s'agit bien là d'une thématique cruciale, d'une question plurielle de ce début de 21^{ème} siècle. La migration n'est-elle pas un fond commun (un socle commun ?) qu'il convient de travailler, dès les classes du primaire ?

La construction identitaire est aussi affaire de politique, plus précisément de politique urbaine et de socialisation à l'intérieur de la cellule familiale. Cloisonnés dans un espace

de relégation, ils construisent, seuls, leurs références du Même et de l'Autre, d'Ici et de Là-bas sans possibilité de regards réflexifs sur leur situation d'enfants de migrants. Le projet de réhabilitation du quartier permettra-t-il d'enrayer ce processus d'isolement social

et spatial ? Les politiques urbaines pourront-elles, dans un contexte de précarisation de la condition salariale dont les immigrés représentent les premières victimes, freiner les dynamiques de relégation, de marginalisation du quartier et de ses habitants ?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BEAUD S., AMRANI Y. (2005), *Pays de malheur ! Un jeune de cité écrit à un sociologue*, Paris, La Découverte.
- BEGAG A. (1991), *La ville des autres. La famille immigrée et l'espace urbain*, Presses Universitaires de Lyon.
- BEGAG A., ELORME C. (1994), *Quartiers sensibles*, Paris, Seuil.
- BEGAG A. (2003), *L'Intégration*, Paris, le Cavalier bleu, Idées reçues.
- BERGER P., LUCKMANN T. (1996), *La construction sociale de la réalité sociale*, Paris, A. Colin.
- BORDET J. (1998), *Les « jeunes de la cité »*, Paris, PUF.
- BOUBEKER A. (2003), *Les Mondes de l'ethnicité. La communauté d'expérience des héritiers de l'immigration maghrébine*, Paris, Balland, Voix et Regards.
- BOURDIEU P., SAYAD A. (1964), *Le déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- CAMILLERI C. et alii (1990), *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, Psychologie d'aujourd'hui.
- CHARBIT Y., HILY M.-A., POINARD M. (1997), *Le va-et-vient identitaire. Migrants portugais et villages d'origine*, Paris, INED/PUF.
- CHEVALIER D. (2005), « Les figures de l'étranger à l'école primaire : quelles perceptions, quelles catégorisations, quelles stigmatisations ? », in *Le barbare, l'étranger : images de l'autre*, Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- CHEVALIER D. (2005), « Habiter au Petit Bard, le quotidien d'enfants issus de l'immigration », Actes de Géoforum Poitiers 2004, *Les migrations internationales : connaître et comprendre*, AFDG.
- DONZELOT J. (2004), *La ville à trois vitesses : relégation, périurbanisation, gentrification, Esprit*, (mars).
- DONZELOT J. (2006), *Quand la ville se défait : quelle politique face à la crise des banlieues ?*, Paris, Seuil.
- DUBAR C. (1996), *Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin.
- DUBET F. (1987), *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard, coll. « Mouvements 4 ».
- DUBET F., MARTUCELLI D. (1998), *Dans quelle société vivons-nous ?*, Paris, Seuil.
- FABER J. (2000), *Les indésirables. L'intégration à la française*, Paris, Grasset.
- GOFFMAN E. (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Les Éditions Minuit, coll. Le sens commun.
- GOFFMAN E. (1975), *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Le sens commun.
- HAMADI BEKOUCHI M. (1984), *Du bled à la Zup et/ou la couleur de l'avenir*, L'Harmattan.
- LEBEBVRE H. (1968), *Le droit à la ville*. Paris, Anthropos.
- LEPOUTRE D. (1997), *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Éditions Odile Jacob.
- MASCLET O. (2002), *Les familles immigrées prises au piège de la cité, Cultures et Conflits*, (4^{ème} trimestre).
- MAURIN E. (2002), *L'égalité des possibles. La nouvelle société française*, Paris, Seuil, coll. La République des Idées.
- MAURIN E. (2004), *Le ghetto français. Enquête sur le séparatisme social*, Paris, Seuil, coll. La République des Idées.
- SAYAD A. (1999), *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil.
- SHAEFFER F. (2002), « Ici et là-bas : le champ des possibles », in L. Joyeux. (coord.), *Quand l'altérité se fait en-jeu*, Paris, L'Harmattan, Sciences humaines et sociales, pp. 213-261.
- WOODS P. (1990), *L'ethnographie de l'école*, Paris, Armand Colin.
-